

Pour la troisième fois, les Russes sont entrés à Czernovitz.

CIVILS DU FRONT

Si vous entrez, en visite ou en billet de logement, dans une maison d'un village qui a connu l'occupation allemande, vous ne manquerez pas de dire, après vous être assis près du poêle lorrain : « Eh bien ! madame, vous les avez vus, les Boches ? »

— Si je les ai vus ! répondra la ménagère ; je les ai vus comme je vous vois, mon bon monsieur. Ils ont couché dans ma cuisine, dans ma salle. Il y avait un officier dans ce lit, ou tout au moins un chef.

Alors vous goûtez l'émotion de tenir un témoin oculaire. Votre curiosité s'allume. Vous avez dans l'esprit tout ce qu'on a raconté des atrocités teutonnes. Vous attendez un récit encore palpitant de terreur et d'indignation et, pour amorcer les confidences, vous demandez, d'un ton où se dose la rancune et la compassion : « Hein ? ils vous en ont fait, les bandits ? »

Si vieille et si peu appétissante que soit votre hôte, elle interprétera immédiatement votre question comme une allusion délicate aux outrages que les Prussiens ont dû prodiguer à sa pudeur, et elle répondra d'un air gêné, mais avec l'accent de l'innocence : « Moi, monsieur, ils m'ont toujours respecté... »

Confus de cette méprise, vous essayez de détourner l'entretien sur les executions arbitraires et sur les dégâts matériels.

— Des dégâts ? ils en ont moins fait que les Français.

Et elle commencera une histoire de poulets qu'on lui a mangés et qu'on ne veut pas lui payer, ou de bois qu'on lui a brûlé et dont on lui chicane le remboursement.

Une voisine entre, et la conversation continue sur le même sujet. On discute la date de l'entrée des Prussiens et celle de leur départ. Il est à remarquer que rarement deux commères sont d'accord sur la durée de l'occupation, sur son commencement et sur sa fin, non plus que sur l'étendue du pays occupé.

L'une affirme qu'ils ont été jusqu'à la ferme Mathieu, l'autre prétend qu'ils se sont arrêtés au chalet forestier. Pour se convaincre mutuellement d'erreur, elles invoquent des faits précis.

Alors vous dressez l'oreille et vous apprenez des choses intéressantes :

— Je suis sûre de ce que je dis. Mathieu avait attelé deux chevaux pour aller au ravitaillement. Il allait partir, quand un officier de uhlans arriva, le fit descendre et emmène la voiture. C'était le jour où le château a brûlé.

— Ils ont donc mis le feu au château ?

— Oui, monsieur, et si vous aviez vu toutes les belles dames qui étaient venues en automobile pour faire leur choix ! C'est qu'il y en avait du linge, et de l'argenterie, et des tableaux !

— Et chez vous, ils n'ont rien pris ?

— Je leur disais : « Moi pauvre nèfle ! » Je me plaignais, je criais même. Ils n'ont pas trouvé mon vin que j'avais caché. Je gardais encore un litre de vieille mirabelle, que je leur ai donné le jour qu'ils emmenaient mon mari pour le fusiller.

— Ils ont fusillé votre mari ?

— Non, ils menaçaient. Savez-vous qu'ils ont brûlé la femme du maire dans sa maison ?

— Oh !

— Oui, reprend la voisine, c'est lors de leur premier passage.

— Non, reprend l'autre, c'est au second.

— Je me rappelle bien, affirme la première. Je m'en souviendrai toute ma vie. Même qu'ils avaient réuni tous les enfants et les couchaient en joue pour les obliger à crier : « Vive l'Allemagne ! »

— Vraiment, ils ont fait cela ?

— Les pauvres petits regardaient leurs parents pour savoir s'ils devaient crier.

— Mais, en somme, à part quelques incidents de ce genre, ils ont été très convenables ?

— Comme vous dites, monsieur. On n'a pas eu grand'chose à leur reprocher. Et puis, ils en voulaient surtout aux richesses...

Vous iriez dans la maison d'à côté ou dans celle en face, que vous arriveriez à la même conclusion : « Mon Dieu ! ils sont bien quelque peu assassins, incendiaires et pillards, mais au demeurant les meilleurs fils du monde. »

Mentalité curieuse des faibles ! On reconnaît implicitement aux Allemands tous les droits quand ils sont les maîtres et on leur est reconnaissant de tout ce qu'ils ne font pas. Le moindre acte de justice passe pour de la clémence et de la générosité. Vous n'enlèverez ja-

mais à telle bonne femme la favorable opinion qu'elle a conçue des envahisseurs, parce qu'un feldwebel lui a donné quarante sous pour une poule dont elle aurait demandé quatre francs à un soldat français. Ils ont maté la population par des exemples et rassuré les survivants par la discipline et par la méthode qui présidaient aux désordres.

Les pauvres gens ne tiennent guère rigueur du mal qui ne les touche pas directement. Si la maison n'a pas trop souffert, tout est pour le mieux.

A quoi bon récriminer ? N'est-il pas plus sage d'attribuer aux Français les dégâts commis ? Les Français paient eux, et largement.

Pierre Chaine

Les Communiqués

15 heures

Au sud de la SOMME, une forte reconnaissance ennemie, dirigée sur nos tranchées devant FAY, a dû se retirer, laissant quelques prisonniers entre nos mains.

En ARGONNE, combat assez vif à la grenade dans la région de VAUQUOIS.

L'explosion d'une de nos mines à la FILLE-MORTE a provoqué un vaste entonnoir dont nous occupons le bord sud.

Le tir de notre artillerie à longue portée a allumé un incendie dans la gare de CHALLERANGES, où des mouvements de trains étaient signalés.

Sur la rive gauche de la MEUSE, les Allemands, après un bombardement d'une extrême violence, ont attaqué à plusieurs reprises nos nouvelles positions du MORT-HOMME.

L'ennemi, qui a fait usage de jets de liquides enflammés, a été repoussé en subissant des pertes sévères à chacune de ses tentatives.

Nous avons entièrement maintenu nos gains précédents.

Sur la rive droite, une série d'attaques ennemis lancées sur nos tranchées au nord de l'ouvrage de THIAUMONT ont également subi un sanglant échec.

Un peu plus à l'est, aux abords de la cote 320, nous avons repoussé peu après une attaque à la grenade.

La lutte d'artillerie est toujours très vive dans le secteur au nord de SOUVILLE.

Dans les VOSGES, nous avons arrêté à coups de fusil une troupe allemande qui tentait un coup de main sur un de nos ouvrages, à douze cents mètres au sud-ouest de CARSPACH.

23 heures

Sur le front nord de VERDUN, la lutte d'artillerie a repris une certaine intensité dans la région de la cote 304 et dans le secteur au nord de l'ouvrage de THIAUMONT. Aucune attaque d'infanterie.

Journée calme sur le reste du front, sauf en ARGONNE, où la lutte de mines a continué activement dans les régions de BOLANTE, VAUQUOIS, la FILLE-MORTE.

LA GUERRE AÉRIENNE

Officiel. — Sur le front de Verdun, notre aviation a livré de nombreux combats contre les avions allemands venus bombarder Béar-le-Duc.

Un cours de ces engagements, deux avions ennemis ont été abattus, l'un près de Malancourt, l'autre près de Samogneux.

Trois autres appareils allemands, mitraillés de très près, ont dû piquer verticalement, le premier à Fresnes, le second à Septforges, le troisième aux abords de Béthincourt.

En Lorraine, quatre de nos appareils ont livré bataille à quatre folkers au-dessus des lignes ennemis. Deux de ces derniers, dont l'un est tombé en flammes, ont été abattus à l'est de Bézange.

Un de nos avions a été contraint d'atterrir.

Nos escadrilles de bombardement se sont montrées également très actives.

Vingt-quatre obus ont été lancés sur des dépôts ennemis près de la gare de Sélidé (région de Vouziers) ; vingt obus de gros calibre sur les usines à Thionville ; deux explosions ont été constatées.

Une vingtaine de projectiles sur les établissements aériens de Tergnier et d'Étain.

Un cours de la nuit, des avions ennemis ont lancé des bombes sur Pont-à-Mousson, Nancy et Baccarat ; dégâts matériels insignifiants : un blessé à Baccarat.

L'ŒUVRE

14, Rue Drouot

Téléphone : GUT. 02-71, BERG. 40-81

Après 9 heures : GUT. 76-83.

Directeur

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An 6 Mois 3 Mois 1 Mois

18 fr. 9 fr. 4 fr. 50 1 fr. 50

Les roses boches

Juin étant le mois des roses, je suis allé les solliciter, hier dimanche, de ma distraire un instant des mélancolies de la guerre. Le grand horticulteur de Verrières chez qui je me rendis a soixante-huit ans. C'est un âge où il est permis de ne plus cultiver son jardin en personne. Faute de lui, je demandai ses deux fils :

— Ils sont au front, monsieur. L'aîné est capitaine, et il a été blessé deux fois.

— Alors, donnez-moi le chef de culture des rosiers.

— Monsieur, il n'avait que vingt-huit ans, et il était fiancé à une jeune employée d'ici. Vous la voyez : celle qui est en deuil, là-bas, derrière le bureau...

— Ah ! Est-ce que ...

— En Champagne, oui, monsieur. Une balle dans la tête.

Je dus me contenter du chef pépiniériste. Celui-ci me dit, en me guidant à travers la roseraie un peu dégarnie :

— Hélas ! monsieur ! nous manquons de main-d'œuvre. Cette guerre nous prend nos hommes. Et puis, nous avions pas mal d'ouvriers boches. Ceux-là, par exemple, ils feront bien de ne pas se représenter. Ah ! les bandits ! Plus de Boches en France, jamais !

— A la bonne heure ! Et maintenant, choisissez-moi quelques rosiers grimpants.

— Voici : que pensez-vous de ce rose tendre argenté ? C'est le *Tausendschön*. Et prenez cet original, un rosier bleu : le *Veilchenblau*. Mais le plus vigoureux est ce rouge luisant, un *Leuchtern*.

— Bon. Je voudrais aussi quelques hybrides de rosiers-thé. Cette belle fleur d'un blanc souffré ?

— C'est la *Kaisrin Augusta-Victoria*.

— Et celle-là, rouge feu ?

— Ah oui ! *Griss an Teplitz* ! C'est une très belle variété, très demandée.

— Et maintenant, ajoutez-moi quelques pavots, bégonias, jacinthes...

— Ce grand pavot cramoisi maculé noir vous irait-il ? Inscrivons : *Wurtembergia* ! Quant aux jacinthes, une double-bleu-foncé : *Prince de Saxe-Weimar*. Ces bégonias nains à fleurs écarlates feront des massifs superbes. Ce sont des *Graf Zeppelin*.

— Quelques touffes de phlox ?

— Prenez ce phlox à fleurs blanches, le *Frau Anton Buchner*... Ou plutôt, non, celui-ci : le *Frau Ekonomierath Buchner*, blanc à œil rose lilacé.

— Mais, m'écriai-je, c'est un jardin boche que vous me composez là ! Croyez-vous que j'en ai envie de respirer l'odeur envirante de la kaisrin Augusta-Victoria, et de recevoir dans le nez chaque matin les souffles parfumés que vous appelez *Griss de l'amiral Tirpitz* ?

— Non, *Tirpitz*...

— Et quant à votre massif écarlate de *Graf Zeppelin*, comment n'avez-vous pas encore songé à débaptiser ces fleurs-là ? Débachez vos roses et vos bégonias, si vous voulez qu'on vous en achète ! Les misérables, ils avaient germiné jusqu'aux fleurs !

— Monsieur, c'est une idée qui devrait être lancée dans les journaux.

Maurice de Waleffe

Leur Villégiature

Toujours bien nourris, les prisonniers allemands travaillent de moins en moins

En Allemagne, les prisonniers français employés aux travaux agricoles sont envoyés dans les fermes par groupes de deux, trois, cinq ou dix. Ils sont sous la garde de l'employeur qui verse un cautionnement et reste responsable d'eux.

L'autorité militaire allemande compte sur les civils qui les occupent pour les surveiller efficacement et elle juge inutile de distraire des hommes de ses dépôts pour cette tâche. En France, nous occupons cinq hommes par vingt prisonniers pour la garde des équipes travaillant aux champs. La plupart des hommes de garde sont des auxiliaires ou des inaptes incapables de réprimer une tentative sérieuse de révolte ou de courir après les évadés. La plupart de ces hommes de garde sont des cultivateurs et ce n'est pas sans une certaine mélancolie qu'ils songent à leurs champs en friche, à leurs récoltes qui

Jacques Baudier

risquent de se gâter, tandis qu'immobiles et inutiles, ils regardent les prisonniers boches se mouvoir, avec quelle ironique lenteur ! Logiquement, il apparaît déjà singulier de diminuer ainsi d'avance de 25 pour cent le travail des prisonniers allemands en les faisant garder par des agriculteurs français mobilisés. (En admettant que les prisonniers boches produisent un travail égal à celui des ouvriers français, ce qui est contestable.)

Une étrange mission

En obligeant les employeurs à loger et nourrir à la fois les gardiens et les équipes qui sont au minimum de vingt hommes (équipes divisibles par groupes de dix au moins pour le travail, à condition que le groupe de vingt soit fermé, à la nuit, pour le cantonnement), l'emploi des prisonniers de guerre ne reste accessible qu'aux grandes exploitations. C'est, on l'avouera, un étrange procédé d'encouragement au travail pour les petits fermiers qui ont tous les leurs au front. Les prisonniers français en Allemagne sont donnés en secours aux petits propriétaires ; en France, les prisonniers allemands ne sont à la portée que des grands domaines.

Divers syndicats agricoles ont fait déjà remarquer au ministère de la Guerre qu'il y aurait intérêt : 1^o à supprimer les hommes de garde ; 2^o à mettre les prisonniers à la disposition des agriculteurs par groupes de quatre à cinq hommes. Un refus catégorique a répondu à ces propositions.

En effet, les hommes de garde ont une autre mission que celle qui consiste à s'opposer à la fuite des prisonniers et à interdire qu'ils ne communiquent avec des tiers ; ils ont une autre mission, bien caractéristique de l'état d'esprit qui nous anime en pleine guerre. Le chef du détachement de garde doit s'opposer à ce qu'on fasse travailler les prisonniers au delà des heures fixées par le cahier des charges et à d'autres travaux que ceux pour lesquels ils sont mis à la disposition de l'employeur (sic). La plupart des caporaux sont tellement pénétrés de cette consigne que c'est entre eux et le fermier, et non entre le fermier et les prisonniers, que certains conflits se sont élevés. Nous préservons les prisonniers boches contre l'excès de travail, même si eux-mêmes demandent à travailler davantage. Au delà de deux heures, les Boches ne peuvent consentir à aucune tâche supplémentaire, même si la récolte devait en souffrir.

Dans un domaine d'un de nos grands raffineurs, une équipe de prisonniers se refusa même à achever le battage de dix gerbes restant à faire, au delà de l'heure. Si bien qu'il fallut laisser en place une bâtisse et faire revenir l'équipe pour un travail de dix minutes. Nous traitons les prisonniers boches avec une déférence que nous n'avons jamais eue, même pour les ouvriers syndiqués.

Pas de travaux dangereux !

Ah ! nous soignons leur santé ! A La Pallice, le déchargement des chevaux de la Pampa est fait par des territoriaux du train et des chasseurs à cheval. Ce n'est pas sans accidents. Les bêtes importées sont montées souvent d'un caractère ombrageux et il y a, dans les hôpitaux de La Rochelle, un certain nombre d'hommes victimes de nos hôtes à quatre pattes. On aurait dû, d'abord, semble-t-il, employer les Boches à ce travail. On l'a estimé trop dangereux pour eux. Par application d'un article de la Convention de La Haye, on a décidé que les prisonniers de guerre ne pouvaient être employés à manipuler ni explosifs, ni aciers ; qu'ils ne pouvaient ni décharger, ni convoyer des chevaux qui sont matériel de guerre. Ainsi nous dispensons ces pauvres Boches captifs de tout travail pénible. Quand donc voteront les envoyés dans des villes d'eaux ? On se souvient de ce singulier héros de Huysmans, dans *A Rebours*. Des Esseintes formaient des assassins par la démolition. Peut-être l'intendance se propose-t-elle un but semblable. En faisant passer aux prisonniers allemands le goût du travail, elle espère sans doute qu'ils refuseront, à leur retour chez eux, de se remettre à l'ouvrage. Talleyrand n'eût osé entrevoir si loin ni si profondément dans l'âme humaine.

Ils auront tellement perdu l'habitude de travailler qu'ils ne sauront plus rien faire, après la paix, disait un feldwebel en parlant de ses hommes. Seulement comme, là-bas, ils retrouveront une poigne énergique, ils maudiront la France !

Allons-nous continuer cette tradition de faiblesse ? Renan pouvait reprocher à Sparte d'être une maîtresse d'erreurs sombres. Reprocherait-on à la France d'être une maîtresse d'indulgences coupables ? S'ils mangent le pain de la France, les prisonniers allemands doivent le gagner au moins autant que les Français.

François Lebon

La délégation canadienne

Bordeaux, 18 juin. — Les délégués officiels du ministère du commerce canadien qui doivent visiter les principaux centres industriels de la France sont arrivés à Bordeaux, venant de Paris. M. Maurice Damour, député des Landes, qui les accompagne, les a présentés, à la descente du train, au maire de Bordeaux, M. Charles Gruel, au bureau de la Chambre de commerce, au consul d'Angleterre et au Comité de la Foire de Bordeaux. Le maire a prononcé quelques paroles de bienvenue et M. Woods, président de la Chambre de commerce de Toronto, lui a répondu.

Hors d'œuvre

Billet à un Méridional

Un mot imprudent, monsieur, a froissé votre susceptibilité.

En parlant de la séance secrète de la Chambre, et des chances minimes que le secret avait d'être fidèlement gardé, j'avais eu le tort d'ajouter : Car ils sont cinq cents, dont plusieurs du Midi.

La plaisanterie était facile ; vous avez raison de me reprendre ; vous avez raison d'affirmer que les Méridionaux ne sont pas plus indiscrets que les gens du Nord, que Joffre-le-Taciturne est né à la limite extrême des pays de langue d'oïc, et que, si on a pu rencontrer à Bordeaux des personnages exubérants et bavards, c'est qu'ils étaient venus de Paris en septembre 1914.

J'ai remarqué personnellement que les gens du Midi savent fort bien garder un secret sans se donner l'air d'être mystérieux. Un Gascon peut parler pendant une heure et demie sans en dire autant qu'un Parisien ou un Breton en trois mots.

Mais je n'accepte plus vos reproches, lorsque vous ajoutez : C'est comme ces plaisanteries imbéciles sur le manque de courage des Méridionaux...

Je ne me suis jamais permis aucune de ces plaisanteries. Car d'Artagnan a toujours été mon héros préféré, et je sais que les Cadets de Gascogne, s'ils font beaucoup de bruit, font beaucoup de besogne. Et même, en toute sincérité, j'admire Tartarin de Tarascon comme un véritable héros.

Tartarin quitte sa chère maison et ses douces habitudes pour marcher au devant des plus terribles dangers. Dangers imaginaires, mais qu'il croit réels. Il les affronte en tremblant, et c'est ce qui fait sa vertu, comme celle de Turenne : Tu trembles, carasse ! Le plus beau courage est le courage qui n'est pas inconscient. Et je ne sais rien de plus beau que Tartarin attendant l'assaut du lion dans la banlieue d'Alger, Tartarin suant d'angoisse mais ne reculant pas, bien que personne ne soit là pour le regarder.

Il y a peut-être un héros que j'admire davantage... et il est encore plus méridional que Tartarin.

C'est l'incomparable don Quichotte de la Manche.

A Méridon

Un lecteur pont-épiscopal (ce qui n'est pas une opinion religieuse ou politique, mais une simple indication d'origine : Pont-l'Évêque) nous signale un fait qu'il a remarqué à plusieurs reprises lorsqu'il passait par chemin de fer en gare de Méridon.

La gare de Méridon, connue seulement des fabricants de couples pour café-concert, veut se faire remarquer par son brillant éclairage en plein jour. A 7 heures du matin, de nombreuses lampes à essence, de gros calibre, y font concurrence à la lumière du soleil. Et les gens qui passent à Méridon font cette réflexion que l'Etat, au lieu de gaspiller le temps de ses employés à la rédaction de circulaires où les économies d'éclairage sont recommandées à la population civile, pourrait éviter les gaspillages d'essence et de pétrole sur son propre réseau.

En attendant, voici un titre pour une nouvelle chanson : Le Lampiste de Méridon...

L'esprit des embusqués

Un lieutenant, permissionnaire du front, rencontre à Paris, dans un café, un de ses amis qui arbore un superbe uniforme d'officier russe (du reste sans indication de grade).

— Tu sers donc dans l'armée russe ?
— Mais oui, mon vieux.
— Quelle arme ?
— Je sers... dans une fabrique d'obus.
— Tu tournes des obus ?

— Pas précisément... mais je les compte ; et je contrôle à la sortie.

— Et tu as pu venir en congé de Russie à Paris ?

— Je vais te dire... Mon usine russe de munitions, elle est dans le département de la Seine.

— A rapprocher de cet autre dialogue, que nous conte *L'Antiboché illustré* :

— Comment va ton frère ?

— Mon frère... Ah ! mon frère, je m'occupe de le faire revenir à Paris.

— Où est-il donc ?

— A Vincennes.

Félicitations

Un journal régional nous apprend qu'une battue au sanglier, organisée dans la forêt de C..., a eu un très brillant résultat.

Il cite les noms des « vaillants sportsmen » qui, « après sept heures consécutives d'une chasse particulière dure », ont su réaliser cet exploit.

Les « vaillants sportsmen » ainsi cités à l'ordre du jour ne peuvent manquer d'être un peu gênés vis-à-vis de ceux et de celles qui ont au front un fils ou un mari.

Lorsqu'on possède une assez belle santé pour courir les sangliers pendant sept heures consécutives, on est bon pour aller faire un peu la chasse aux Boches.

Qu'on en finisse à Athènes

Les scandaleuses manifestations dont Athènes vient d'être le théâtre ont fait tomber, paraît-il, les dernières hésitations de ceux qui repouaient encore à l'emploi, envers la camarilla de trahison et de coup d'Etat, qui tient lieu depuis huit mois de gouvernement grec, de la seule manière qui convenait à nos intérêts et à notre dignité.

Les trois puissances protectrices de l'Hellade, appuyées par leur alliée italienne, entendent voir disparaître le gouvernement anticonstitutionnel appelé au pouvoir par le roi Constantin, voir la démobilisation de l'armée et de la flotte devenir effective, veiller au respect de la Constitution et des lois grecques par tous les Grecs, débarrasser le pays des fauteurs de troubles, laisser la nation décider librement par des élections immédiates de sa politique intérieure et extérieure...

Nous finirions donc par quoi nous aimons à commencer... Il y a trois mois, j'écrivais ici que le ministre Skouloudis sombrerait dans le sang ou dans la boue. Il est déjà dans la boue par sa trahison envers la Serbie, par sa collusion avec la Bulgarie, par sa lâcheté et son cynisme envers nous ; il est à la veille de trébucher dans le sang.

Il n'y a plus une minute à perdre, plus une hésitation à avoir, si nous voulons éviter que les agents de l'Allemagne à Athènes poussent leurs créatures au gouvernement et à l'état-major à risquer le tout pour le tout, dans un coup de violence et de folie. Les attaques dirigées contre les veniseziens et les sujets de l'Entente, au cours des manifestations policières de dimanche dernier, montrent l'état d'esprit des dirigeants grecs et prouvent que leurs agents ne reculeront, le cas échéant, devant aucune violence. Tandis que la presse officielle s'efforce de soulever la foule contre les Alliés, l'état-major rappelle par voie de convocations individuelles tous les officiers et sous-officiers sur le dévouement desquels il croit pouvoir compter, et ne presse la démobilisation que pour remplacer dans les casernes les réservistes qui s'en vont par des hommes mieux en main et dont beaucoup même sont des naturalisés de fraîche date...

Souverain, ministres, officiers de cour, germanophiles de tout rang et de tout poil, tous ces gens qui nous haïssent et dont nous lésions les intérêts les plus chers ne s'inclineront que devant la force, et ils ne le feront sans hâte que si nous ne leur laissons pas le temps... Finissons-en.

Henri Pozzi

L'ŒUVRE commencera

PROCHAINEMENT

la publication d'un Récit

VÉCU

ÉMOUVANT

ET JOYEUX

Comment je suis allée me marier sur le front

par GERMAINE BEAUMONT



M. Goblet d'Alviella

M. Goblet d'Alviella, ministre d'Etat de Belgique, se laisse surprendre par nous au moment où, en compagnie de Mme d'Alviella, il se dispose à quitter l'hôtel Continental. Aussi sa conversation n'est-elle guère prolixe :

— Je suis de là, nous déclare-t-il cependant, plus convaincu que jamais de la loyauté de nos alliés. Oui, la Belgique est assurée de surgi plus grande et plus forte de cette douloureuse épreuve. Et l'économie politique des nations y gagnera aussi. L'immense machine allemande, étatiste et aveugle dans son mécanisme compliqué, a montré ce dont elle était capable : un travail initial puissant, certes, et admirablement donné au départ, mais perdant peu à peu, dans la suite des événements, toute sa vigueur et toute son efficacité. Plus d'étatisme, voyez-vous ! C'est par la coopération, où l'individualisme n'abandonne aucun de ses droits, aucune de ses qualités, que nous nous relèverons aussitôt après la guerre...

Le baron Sakatani

Marchant à pas menus, souriant et timide, le baron Sakatani a bien voulu nous permettre de l'accompagner quelque temps. Hélas ! que ces hommes d'Extrême-Orient sont discrets !

— J'ai beaucoup écouté et quelque peu retenu, nous confie l'ancien ministre des finances du Mikado. Tous les problèmes discutés par la conférence m'ont intéressé, non pas seulement parce qu'ils concernent nos alliés, mais aussi parce qu'ils sont d'un ordre moral auquel le Japon ne saurait demeurer indifférent. Où l'Allemagne reviendra, dans les conditions que nous aurons à délimiter, à une plus exacte compréhension des droits de l'humanité, ou elle n'en reviendra pas.

Lord Crewe

En une formule lapidaire, lord Crewe, chef de la délégation britannique, dit son opinion :

— Agression militaire, agression navale, agression économique : c'est la triple faillite allemande. Verdun, le Jutland, la Conférence économique, trois victoires alliées. Et Czernowitz sonne pour la Germanie le premier glas funèbre !

Ainsi, tous les délégués sont unanimes à reconnaître que l'œuvre qu'ils viennent d'accomplir en ces quelques jours est riche en promesses de toutes sortes. Qu'il nous soit permis toutefois de souhaiter qu'elles ne soient pas toutes ajournées à la fin de la guerre.

Des conversations qui précèdent et dont nous avons retenu les formules les plus nettes, il résulte que les nations alliées se préparent jalousement contre toute offensive économique de l'Allemagne lorsque la paix sera venue. Mais il ne faudrait pas se contenter de ce programme du lendemain : les questions d'aujourd'hui doivent aussi retenir notre attention. Celle du fret et du charbon, liées à la situation même de notre charbon, réclame une solution immédiate. Désormais, de notables progrès ont été réalisés dans ce sens : ils ne suffisent pas. Si la guerre doit se prolonger au delà du prochain hiver, notre industrie et notre commerce ne peuvent plus se heurter aux difficultés qu'ils ont rencontrées jusqu'à présent et ce serait mal reconnaître leur zèle et leur patriotisme que de les laisser dans l'embarras.

Nous avons tout lieu de croire, d'ailleurs, que les délégués ont parfaitement saisi l'urgence de leur tâche. Mais comme, en pareille matière, la discréption est légitime, ils ont parfaitement agi en gardant, sur les mesures immédiatement exécutables, le secret de leurs décisions.

AU METRO

Est-il admis comme un dogme qu'en temps de guerre les civils ne peuvent se plaindre de rien ?

Si la règle souffre une exception, qu'il soit au moins permis aux Parisiens de protester contre l'administration du métro, qui, bien que civile, semble avoir le droit de tout se permettre.

Aux heures d'affluence, ce sont tous les soirs les mêmes bousculades, les mêmes altérations, les mêmes risques d'accidents.

La nuit dernière, entre 11 heures et 11 heures et demie, la juste colère du public fait déchaîner une émeute.

Les autorités compétentes ne se rendent pas compte qu'un jour d'orage il peut se produire quelque incident dont les conséquences seraient difficiles à mesurer ? Ne vaudrait-il pas mieux le prévenir en rappelant une bonne fois aux intéressés que les wagons du métro sont, faits pour les voyageurs et non les voyageurs pour les voyageurs du métro ?

LA SUPPRESSION DU PRIVILEGE DES BOUILLEURS DE CRU



LE RÉGIME DE LA TERREUR

Nous ne connaîtrons que plus tard le détail du régime de délation, d'espionnage, de trahison, de terreur auquel les Allemands ont soumis l'Alsace durant cette guerre. A vrai dire, un tel régime n'est pas une nouveauté. Qu'on relise l'*Histoire d'Alsace d'Hansi* et l'on verra qu'il fonctionnait déjà avant la guerre. Mais, cette fois, il est amplifié, généralisé, systématiquement « organisé ».

A Colmar, les « boys scouts » allemands, les *Pfadfinder* ont été mobilisés. Ils s'embusquent le soir derrière les arbres du Champ-de-Mars afin de surprendre les conversations des indigènes.

Le gouvernement offre une prime de vingt marks aux bonnes qui dénoncent leurs patrons, soit qu'ils montrent chez eux des sentiments francophiles, soit qu'ils parlent français !

Partout on trouve des agents provocateurs.

Après chaque « victoire » remportée sur les Russes, le nombre des condamnations augmente... en partie grâce aux femmes des gardiens de prison. Elles vont dans les magasins, parlent à haute voix de la nouvelle « victoire » et disent : « Ah ! comme cela fait plaisir ! »

Malheur aux imprudents qui mettent en doute le succès annoncé, ou discutent le nombre des hommes ou des canons enlevés à l'ennemi. Ils sont aussitôt arrêtés, emprisonnés, condamnés, comme ce malheureux Strasbourgeois qui avait osé répondre à une mègère lui annonçant la capture de 300.000 Russes : « 300.000 prisonniers ! Oui, 300.000 poux ! »

J'ai sous les yeux d'admirables lettres qui sont les témoignages les plus éloquents du martyre quotidien qu'endurent les Français d'Alsace.

Une Alsacienne écrivait de Strasbourg le mois dernier :

Ce que nous souffrons et sommes malheureux depuis quinze jours surtout ! C'est le régime de la terreur. On ne sort que s'il le faut. On parle tout bas, on regarde avec inquiétude autour de soi ; on est expulsé, condamné à la prison, souvent dans les vingt-quatre heures et sans révision, comme de nombreuses connaissances et amis.

D'autre sont, dit-on, sur la liste.

Nous avons des amis dévoués. Nous les voyons après souper quand tout est clos et que les domestiques, dont on doit se méfier, sont couchés.

Il faudrait faire savoir à tous les officiers et soldats français que les Alsaciens ne peuvent pas les accueillir à bras ouverts quand ils viendront. Nous sommes soupçonnés, espionnés de tous côtés, de ceux que nous supposons les moins capables de le faire. Un geste, un mot, un clin d'œil à l'insu de centaines de personnes.

Et la courageuse femme ajoute ces lignes que bien des Français devraient méditer qui ne comprennent rien à l'attitude de certains Alsaciens :

... Ce n'est pas par lâcheté, je vous assure que nos paysans sont peu accueillants ; ils sont terrorisés.

Quand ils refusent à manger aux pauvres ou quand ils disent ne pas connaître un chemin, c'est leur vie qu'ils préservent. Précisément, ceux qui vous accueilleront bien il faudra vous en méfier, car peut-être ce seront des pièges tendus.

Ah ! si je pouvais vous faire comprendre cela...

Autre lettre, non moins émouvante, et qui peint bien, elle aussi, la souffrance et l'attente angoissée des Alsaciens : c'est encore une lettre écrite par une femme au début de 1916 :

On est ici accablé, terrorisé, traité d'une façon indigne. Les Boches se rendent si odieux que la population ne l'oubliera jamais. Mais ils travaillent à germaniser les enfants, dans les écoles d'abord, puis en envoyant en Allemagne, dans des orphelinats, ceux des villages évacués.

On est, malgré cela, Français plus que jamais, avec ardeur, dévotion, héroïsme, même quand nos obus, hélas ! ruinent et tuent.

On sait fort bien, en Alsace, la vérité sur les opérations militaires, les blessés parlent malgré tout et l'état des troupes est éloquent. On a donc plus de confiance et d'espoir.

Quelques autres nouvelles arrivent à passer : les journaux français, que les officiers peuvent se procurer et qu'ils jettent au papier après les avoir lus, sont avide-ment recueillis et on se les passe adroite-ment. Quelques rares voyageurs donnent des renseignements, mais aucun permis-sionnaire n'est autorisé à venir dans ces régions si proches du feu s'il n'est connu pour être allemand...

Autre lettre encore venue elle aussi d'Alsace, malgré les précautions de nos ennemis :

A Colmar, y lisons-nous, le canon fait trembler les vitres et les parquets. Les Allemands règnent en maîtres, écrasent les Alsaciens sous leurs bottes, fusillant les uns, emprisonnant les autres, envoyant tous ceux qu'ils peurent de l'autre côté du Rhin, pillant, saccageant, brûlant tout. Ils disent eux-mêmes : « Ici, nous sommes en pays ennemi ! » — Les Alsaciens voignent de leur mieux les blessés fran-

çois. Germaine et Jeanne B..., ajoute notre correspondante, se sont montrées infirmières admirables. Elles ont fait ce qu'elles

ont pu pour les blessés français et ont beaucoup contribué à sauver un jeune saint-cyrien...

Et cette brave femme qui achète de la viande qu'elle voulait mariner pour offrir aux Français quand ils viendraient ! Et ces gens de Sainte-Marie qui racontent qu'en voyant les Français descendre en 1914, ils croyaient voir des anges.

J'emprunte enfin à cette lettre ces quelques lignes dont la simplicité fait naître une émotion profonde :

Un jour, il y avait deux cents prisonniers français qu'on promenait dans Strasbourg ; arrivés devant la gare, ils voient une Alsacienne en costume en sortir et tous lui font le salut militaire. La pauvre fille ne savait où se fourrer et les témoins se cachent pour pleurer...

André Faure

L'armée de demain défile aux Tuilleries

Il n'est pas de spectacle plus aimé des Parisiens que les fêtes patriotiques et les civils ne manquent jamais une occasion d'applaudir la jeunesse qui se prépare au service militaire, en attendant l'heureux jour d'acclamer nos héroïques soldats qui reviendront vainqueurs. C'est ainsi qu'une foule énorme s'était rendue hier au jardin des Tuilleries où l'Union des Sociétés de Préparation militaire de France donnait sa vingt-neuvième réunion d'éducation physique avec le concours de la Société d'Enseignement moderne.

La présence du général Parreau, commandant le département de la Seine, qui représentait le ministre de la guerre relevé à la Chambre, donnait à cette cérémonie militaire un caractère officiel. Dans la tribune principale avaient également pris place le capitaine de frégate Portier, délégué par le Président de la République ; M. Chabreau, représentant le président du Conseil, et le capitaine Guillot ; le gouverneur militaire de Paris ; les chefs de cabinet des différents ministres et des présidents de la Chambre et du Sénat ; le colonel de la garde républicaine ; les présidents des Conseils municipal et général ; le préfet de police et diverses notabilités militaires et civiles. On remarquait également la présence des membres du corps diplomatique : les représentants des puissances alliées furent particulièrement acclamés. L'ovation qui salua le colonel déclaré par l'ambassade de Russie l'accompagna, de plus en plus nourrie, jusqu'au moment où son automobile quitta la place de la Concorde.

De deux heures à quatre heures, les deux cents jeunes gens qu'avait réunis cette manifestation ont manœuvré avec une parfaite cohésion, aussi bien par sections que dans les mouvements d'ensemble qui ont précédé le défilé.

Tout d'abord, quatre cents enfants des écoles ont montré qu'ils savaient marcher et que certains détachements de vieux auxiliaires. Plusieurs sociétés de province n'avaient pas hésité, malgré les difficultés de l'heure présente, à envoyer des délégués : il en était venu de Chartres, de Châlons-sur-Marne, de Bordeaux, de Bayonne, de Toulouse, dont les membres ne paraissaient nullement fatigués par le voyage. Les cyclistes de l'Union vélocipédique de France étaient suivis de trois bataillons d'infanterie, des sections de l'aviation, de la cavalerie et de l'artillerie avec une batterie de 75.

Sous la direction du commandant Matias, des exercices de gymnastique éducative furent exécutés par les écoliers et des démonstrations d'escrime à la baïonnette précédèrent les manœuvres purement militaires qui se déroulèrent au milieu des applaudissements de l'assistance. Le général Parreau y ajouta les félicitations du gouvernement pour l'œuvre patriotique accomplie par les sociétés de préparation militaire. Et, sur les boulevards où, vers la fin de l'après-midi, les jeunes troupes défilèrent derrière leur musique et leur drapeau, la foule acclama une fois de plus l'armée de demain.

Faut-il signaler, en passant, un établissement public où l'on patine et où, sous prétexte de skating-roll, se sont retrouvés tous les familiers des bars et des bals interlopes du temps de paix ?

Mais il y a mieux. Certaines maisons d'aspect bourgeois et sévère se transforment, la nuit, en tavernes et en restaurants montmartrois. Des appartements aux meubles austères sont réservés à ces scandaleuses beuveries. Faut-il citer ici l'exploit de cette extraordinaire concierge de la rue de La Rochefoucauld qui, à la barbe de la police, organise dans sa loge et dans deux logements, momentanément vacants, du premier et du « cinquième » une véritable boîte de nuit, à laquelle il ne manquait que les tsiganes et les danseuses espagnoles ?

En quelques mois, la pipelette s'enrichit. On buvait jusque sur son lit et sur sa table de nuit, tant l'affluence était considérable. L'aile de poulet valait cent sous et le verre de tord-boyaux un franc. C'était donné !

La concierge de la rue de La Rochefoucauld fut enfin découverte... parce qu'un client gris s'avisa d'aller faire valser devant les alquazils proches. Elle ferma sa boutique... pour la rouvrir quelques jours après, dans une rue voisine de la rue Lepic, où elle continua son intéressant commerce. Sa maison est désormais connue des noctambules sous ce titre : *Les Begonias* !

D'autres ont imité son initiative : rue Victor-Massé, rue Lepic, rue Rochechouart, avenue de Villiers, rue de Constantinople. Les demoiselles de Montmartre se sont faites les courrières de ces entreprises clandestines, et il n'est pas rare de rencontrer, au petit jour, sortant de là, de pauvres poilus en permission qui libèrent lamentablement, l'estomac chargé et le porte-monnaie vide... sous le regard indulgent des gardiens de la paix.

Mais cela, c'est le tiers-état de l'alcoolisme et de l'orgie. L'aristocratie opère plus délicatement : elle mêle le tango à la boisson et... au resto.

Le tango ! Quelles sont les personnes naïves qui le croyaient à jamais exilé ? Il est devenu plus coûteux, mais il est resté aussi vivant qu'au temps de la paix bienheureuse.

Rue d'Offémont → on voit que nous précisons autant que cela nous est possible — une assistance triée sur le volet consacrée à la danse argentine les heures que d'autres emploient au sommeil. Une vieille dame de grande allure, — mais pourquoi se teint-elle les cheveux en rouge feu ? — dirige les ébats de son

Il faut assurer le bon fonctionnement de l'estomac par l'usage régulier de l'eau gazeuse de Couzan Brant qui, depuis près de vingt ans, a conquis les suffrages des hygiénistes et des gourmets.

IL FAUT TENIR...

Il faut assurer le bon fonctionnement de l'estomac par l'usage régulier de l'eau gazeuse de Couzan Brant qui, depuis près de vingt ans, a conquis les suffrages des hygiénistes et des gourmets.

La boue remonte

On boit, on danse et on joue à Paris dans plus de 300 maisons clandestines

Il y a quelque temps, la préfecture de police voulut bien s'apercevoir qu'en plein Paris et en pleine guerre, un cabaret dont le nom seul était un défi — les *Méteques* — tentait de rénover un genre plus qu'équivoque, que la conscience française a réprobé dès la première heure de la mobilisation. Encore ne se déclara-t-elle à agir que sous la pression de quelques rares organes de la presse parisienne, révoltés par une aussi cynique exhibition.

Mais l'administration de M. Laurent s'est trompée si elle a cru, après ce bel exploit, pouvoir se reposer. Le cabaret des *Méteques* n'a été qu'une des multiples manifestations d'une manœuvre honteuse et antinationale entreprise par certains individus. Et, si sa fermeture a été accueillie avec soulagement, elle n'a été considérée par nous que comme le prodrome d'un nettoyage considérable auquel la police n'a que trop tardé à se résoudre.

Nous permettront-elle de l'aider discrètement, non par le moyen de dénonciations anonymes — ce n'est ni dans notre rôle ni dans notre caractère — mais par des indications suffisantes pour l'aiguiller sur la bonne voie ?

Il y a déjà près de deux ans que nous vivons à Paris sous un régime particulier, dont on pouvait penser qu'il contribuerait à combattre sérieusement l'alcoolisme. La fermeture des cafés et débits à dix heures et demie du soir avait au moins cet avantage de limiter la tentation.

Qu'on se détrompe ! Jamais il n'a été aussi facile qu'aujourd'hui de consacrer à la dive boule des heures mystérieuses de la nuit.

On boit partout. Des maisons spéciales se sont ouvertes. Rue de Provence, rue de Trévise, rue Godot-de-Mauroy, rue Jouhet, l'alcool coule à flots. Il est vrai qu'il coûte assez cher. Il faut, pour avoir le droit de s'en abreuver, louer une chaumière, d'ailleurs luxueuse, moyennant quoi on peut, la nuit entière, consommer tout ce que l'on désire : whisky, arquebuse, rhum, liqueurs, champagne, etc., sans autre restriction que celle imposée au portemonnaie par un tarif extrêmement onéreux.

Des cafés, sous le manteau... de leur devanture, reçoivent les clients connus ou recommandés. Il y en a deux ou trois, dans le quartier du Faubourg Montmartre, rue de Provence, rue d'Hauteville, rue des Petites-Ecuries, qui tiennent comptoir ouvert — ou tout comme — de onze heures du soir à huit heures du matin. Un mot de passe que d'audacieux rabatteurs propagent un peu partout permet d'accéder à ces paradis empoisonnés. L'un d'eux est à vingt mètres environ d'un commissariat de police !

Faut-il signaler, en passant, un établissement public où l'on patine et où, sous prétexte de skating-roll, se sont retrouvés tous les familiers des bars et des bals interlopes du temps de paix ?

Mais il y a mieux. Certaines maisons d'aspect bourgeois et sévère se transforment, la nuit, en tavernes et en restaurants montmartrois. Des appartements aux meubles austères sont réservés à ces scandaleuses beuveries. Faut-il citer ici l'exploit de cette extraordinaire concierge de la rue de La Rochefoucauld qui, à la barbe de la police, organise dans sa loge et dans deux logements, momentanément vacants, du premier et du « cinquième » une véritable boîte de nuit, à laquelle il ne manquait que les tsiganes et les danseuses espagnoles ?

En quelques mois, la pipelette s'enrichit. On buvait jusque sur son lit et sur sa table de nuit, tant l'affluence était considérable. L'aile de poulet valait cent sous et le verre de tord-boyaux un franc. C'était donné !

La concierge de la rue de La Rochefoucauld fut enfin découverte... parce qu'un client gris s'avisa d'aller faire valser devant les alquazils proches. Elle ferma sa boutique... pour la rouvrir quelques jours après, dans une rue voisine de la rue Lepic, où elle continua son intéressant commerce. Sa maison est désormais connue des noctambules sous ce titre : *Les Begonias* !

D'autres ont imité son initiative : rue Victor-Massé, rue Lepic, rue Rochechouart, avenue de Villiers, rue de Constantinople. Les demoiselles de Montmartre se sont faites les courrières de ces entreprises clandestines, et il n'est pas rare de rencontrer, au petit jour, sortant de là, de pauvres poilus en permission qui libèrent lamentablement, l'estomac chargé et le porte-monnaie vide... sous le regard indulgent des gardiens de la paix.

Mais cela, c'est le tiers-état de l'alcoolisme et de l'orgie. L'aristocratie opère plus délicatement : elle mêle le tango à la boisson et... au resto.

Le tango ! Quelles sont les personnes naïves qui le croyaient à jamais exilé ? Il est devenu plus coûteux, mais il est resté aussi vivant qu'au temps de la paix bienheureuse.

Mais cela, c'est le tiers-état de l'alcoolisme et de l'orgie. L'aristocratie opère plus délicatement : elle mêle le tango à la boisson et... au resto.

Le tango ! Quelles sont les personnes naïves qui le croyaient à jamais exilé ? Il est devenu plus coûteux, mais il est resté aussi vivant qu'au temps de la paix bienheureuse.

Mais cela, c'est le tiers-état de l'alcoolisme et de l'orgie. L'aristocratie opère plus délicatement : elle mêle le tango à la boisson et... au resto.

Le tango ! Quelles sont les personnes naïves qui le croyaient à jamais exilé ? Il est devenu plus coûteux, mais il est resté aussi vivant qu'au temps de la paix bienheureuse.

Mais cela, c'est le tiers-état de l'alcoolisme et de l'orgie. L'aristocratie opère plus délicatement : elle mêle le tango à la boisson et... au resto.

Le tango ! Quelles sont les personnes naïves qui le croyaient à jamais exilé ? Il est devenu plus coûteux, mais il est resté aussi vivant qu'au temps de la paix bienheureuse.

Mais cela, c'est le tiers-état de l'alcoolisme et de l'orgie. L'aristocratie opère plus délicatement : elle mêle le tango à la boisson et... au resto.

Le tango ! Quelles sont les personnes naïves qui le croyaient à jamais exilé ? Il est devenu plus coûteux, mais il est resté aussi vivant qu'au temps de la paix bienheureuse.

Mais cela, c'est le tiers-état de l'alcoolisme et de l'orgie. L'aristocratie opère plus délicatement : elle mêle le tango à la boisson et... au resto.

Le tango ! Quelles sont les personnes naïves qui le croyaient à jamais exilé ? Il est devenu plus coûteux, mais il est resté aussi vivant qu'au temps de la paix bienheureuse.

Mais cela, c'est le tiers-état de l'alcoolisme et de l'orgie. L'aristocratie opère plus délicatement : elle mêle le tango à la boisson et... au resto.

Le tango ! Quelles sont les personnes naïves qui le croyaient à jamais exilé ? Il est devenu plus coûteux, mais il est resté aussi vivant qu'au temps de la paix bienheureuse.

Mais cela, c'est le tiers-état de l'alcoolisme et de l'orgie. L'aristocratie opère plus délicatement : elle mêle le tango à la boisson et... au resto.

Le tango ! Quelles sont les personnes naïves qui le croyaient à jamais exilé ? Il est devenu plus coûteux, mais il est resté aussi vivant qu'au temps de la paix bienheureuse.

</

LE MINISTÈRE ITALIEN

La Guerre à outrance
pour
LA VICTOIRE

C'est le programme du Gouvernement

Le nouveau ministère italien est ainsi composé :
MM. Boselli, président du conseil, sans portefeuille ;
Bissolati, commissaire politique aux services de la guerre ;
Sonnino, aux affaires étrangères ;
Orlando, à l'intérieur ;
Ruffini, à l'instruction publique ;
Général Morrone, à la guerre ;
Amiral Corsi, à la marine ;
Fera, aux postes et télégraphes ;
Ariotti, aux communications ;
Sacchi, à la justice ;
Meda, aux finances ;
Bonomi, aux travaux publics ;
De Nava, au travail, industrie et commerce ;
Raineri, à l'agriculture ;
Colosimo, aux colonies ;
Ministres sans portefeuille : MM. Scialoja, Girardini et Comandini.

M. Boselli a réussi, on le voit, à grouper

L'opiniâtre des armées autrichiennes sur le front italien

Rome, 18 juin. — (Commandement supérieur.) — La persistance de la lutte acharnée sur les positions en notre possession le long du bord méridional du bassin d'Asiago, montre que l'ennemi poursuit avec opiniâtrière la première conception de son plan offensif. Sa ténacité agressive démontre que les événements du front oriental n'ont pas modéré l'activité offensive de l'ennemi sur le front du Trentin. Aucun prélevement de forces n'a été effectué jusqu'ici par l'ennemi sur ce front, et il pourra encore moins aisément en effectuer dans l'avenir, étant donné notre énergie action contre-offensive en cours.

Dans la journée d'hier, entre l'Adige et la Brenta, actions d'artillerie et activité de nos détachements qui ont attaqué et mis en fuite des postes avancés ennemis, capturant des armes et des munitions.

Au sud-ouest d'Asiago, l'ennemi a renouvelé avec insistance de furieux efforts pour s'ouvrir un passage dans nos lignes, notamment entre le mont Lemerle et le mont Magna-Boschi, mais il a toujours été repoussé avec de très lourdes pertes.

Entre la vallée de Frenzela et Marcesina, l'avance de notre infanterie a continué, ralentie par le feu intense de l'artillerie ennemie et par les fortes positions ennemis cachées dans un terrain boisé et munies de nombreuses mitrailleuses.

De constatations ultérieures il résulte que dans le combat du 16 juin nos vallants alpins ont fait 306 prisonniers, dont sept officiers, et ont pris une douzaine de mitrailleuses, outre la batterie de canons déjà signalée.

Dans la vallée de Sugana, nos troupes ont réalisé de nouveaux progrès sur la gauche du torrent Maso.

Sur l'Isonzo, actions d'artillerie.

Dans le secteur de Montalcone, pendant la nuit du 17 au 18 juin, nous avons repoussé des contre-attaques ennemis tendant à nous enlever les positions récemment conquises par nous.

Mort du maréchal de Moltke

Amsterdam, 18 juin. — Un télégramme de Berlin annonce que le maréchal de Moltke a succombé à une attaque d'apoplexie, pendant un service commémoratif à la mémoire du maréchal von der Goltz, célébré aujourd'hui, à une heure et demie de l'après-midi.

Hémorragies FANDORINE
RÉGULARISE LE SANG — OBÉSITÉ — FIBROMES
Laborat. de l'URODONAL, 2^{me} R. de Valenciennes, Paris.
Fisc. 1^{re} 10th; Etrang. 1^{re}; Fisc. d'essai 5th. Etr. 5th

Pour les Amputés
Jambe Natura
A flexion automatique — Bé S.G.D.G.
à armature entièrement dissimulée.
La plus légère, la plus perfectionnée.
La plus résistante des jambes artificielles.
Seul modèle réellement pratique,
permettant une marche
souple, légère, facile, normale.
Brochure illustrée sur la Jambe et la
Bras Natura à demander gratuitement par
MM. G. BOS & L. PUEL
ORTHOPÉDISTES
234, Faub. St-Martin, Paris
(Angle de la R. Lafayette).
BRAS "NATURA" et tous Appareils de Prothèse.

FLORÉINE
CRÈME DE BEAUTÉ
REND LA PEAU DOUCE
FRAÎCHE PARFUMÉE

LES SUCCÈS RUSSES

La Prise de Czernovitz

L'ennemi s'enfuit vers les Carpates

Pétrrogard, 18 juin. (Communiqué du grand état-major.)

Sur le front de l'armée du général Broussilov, l'ennemi a opposé de la résistance et a lancé à maintes reprises des contre-attaques que nos troupes ont toutes repoussées avec succès. Serrant de près les adversaires dans les diverses directions, elles constituent à progresser en faisant des prisonniers et en enlevant du butin.

Hier, à quatre heures de l'après-midi, les troupes du général Leitchitsky ont enlevé d'assaut la tête de pont de la ville de Czernovitz, sur la rive gauche du Proutch. Après un combat acharné sur les passages du Proutch, sur lequel l'ennemi avait fait sauter les ponts, nous avons occupé la ville de Czernovitz.

Nos troupes poursuivent l'ennemi qui bat en retraite vers les cols des Carpates.

Sur le cours de la prise de la tête de pont de Czernovitz, nous avons fait plus de 1.000 prisonniers ; nous avons enlevé des canons dans la ville.

On a reçu les détails suivants sur les combats du reste du front :

Les troupes du général Kaledine repoussent contre-attaques acharnées de l'ennemi qui comprend des Allemands amenés de la frontière française.

Dans la région du village de Gademitchi, sur le Styrl, un chaud combat est livré.

Les prisonniers allemands et autrichiens arrivent par équipes. Jusqu'ici, 70 officiers et 2.000 soldats avec 8 mitrailleuses ont été amenés.

Les Allemands ont lancé une furieuse attaque sur le village de Svidniki, sur la rive nord du Stokhod, que nous avons enlevé. Nous avons repoussé l'attaque, malgré le feu d'un train blindé ennemi.

Des soldats d'un régiment de cosaques ont chargé de flanc par deux fois, sous le commandement de leur chef Smirnov, l'ennemi qui avait pris l'offensive ; elles ont fait prisonniers deux officiers et de nombreux soldats allemands ; elles ont pris 5 mitrailleuses et ont sabré un grand nombre d'Allemands, les autres ont été mis en une fuite désordonnée.

Selon des renseignements complémentaires, au cours des combats de la période du 5 au 17 juin, les troupes du général Kaledine ont fait prisonniers 1.300 officiers, 10 aides-majors, 70.000 soldats ; elles ont levé 88 canons, 236 mitrailleuses et une énorme quantité de matériel de guerre.

Dans la région de la rivière droite de la Strypa, au nord de Bouthatche, l'ennemi a pris l'offensive, mais, accusé par nos concentrations de feu, il a reflué sur ses tranchées. Sur le front nord, dans la région silvestre et sur le front de la Dvina, il a éloigné feu d'artillerie dans divers secteurs.

Notre artillerie a causé de graves dégâts aux tranchées adverses et aux ouvrages enemis sur le front des positions de Dvinsk et au sud-ouest du lac Narotche.

Les félicitations serbes

Sa Majesté l'Empereur commandant suprême, a reçu les télégrammes suivants :

1^{re} du roi de Serbie :

« De tout mon cœur, je me hâte de dire à Votre Majesté mes félicitations sincères pour le foudroyant succès de vos brillants soldats. »

« Mes vœux les plus chaleureux sont toujours avec Votre Majesté qui conduit elle-même ses armées. — PIERRE. »

2^{re} du prince héritier de Serbie :

« Les cours des soldats serbes se remplissent chaque jour de plus en plus d'une vive joie aux nouvelles des victoires toujours grandissantes remportées par les troupes héroïques sous le commandement de Votre Majesté. »

« Interprétant les sentiments des soldats serbes, je vous présente, Sire, leurs félicitations les plus chaleureuses ainsi que l'expression de leur confiance dans le triomphe final qui se traduit si heureusement par les éclatants succès de la glorieuse armée russe, si chère aux coeurs serbes. Permettez-moi, Sire, d'y adhérer de tout mon cœur. — ALEXANDRE. »

Autour de Lemberg

Pétrrogard, 18 juin. — Nos troupes sont à quatre-vingts kilomètres de Lemberg.

L'ennemi a réuni en toute hâte dans cette ville tous les moyens dont il pouvait disposer.

On suppose que son artillerie n'est pas susceptible de grande résistance. On croit, en effet, que la plupart des gros canons ont été transportés sur le front italien ou sur le front français.

La légende de l'affaiblissement russe avait enlevé toute crainte aux Autrichiens sur le reste du front.

Des avions français ont bombardé cette nuit le fort Rupel, Doiran, Strumitza, Monastir et Velès.

Des avions allemands ont jeté des bombes sur les positions françaises des deux rives du Vardar.

Nouvelles diverses

Londres, 18 juin. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais Gafsa a été coulé.

Madrid, 18 juin. — Les équipages des navires marchands espagnols se sont mis en grève à Barcelone, à Gijon, à Bilbao, à Huelva et à Valencia.

Zurich, 18 juin. — Une ligue d'action contre les accapareurs vient d'être fondée. Elle a pour but de combattre tous les abus dans la vie économique.

Amsterdam, 18 juin. — Le supérieur du collège Saint-Michel, à Bruxelles, qui avait été arrêté par les Allemands et avait subi une détention d'une dizaine de jours, a de nouveau été mis en état d'arrestation et conduit à la prison de Saint-Gilles.

Les Spectacles

Cet après-midi :

JARDIN DES TUILLERIES. — 16 h. — Les Noces de Jeanne, Pastel, etc. Le Trouvère. 40 exécutants. Pla-

ces : 1 fr. 10, 0 fr. 55 et 0 fr. 30

Ce soir :

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Relâche.

OPÉRA-COMIQUE. — 7 h. 30. — Mignon.

VAUDEVILLE. — 8 h. 10. — Jules César.

GRANADA. — 8 h. 45. — La Charette anglaise.

PALAIS-ROYAL. — 8 h. 30. — Le Veilleur de nuit : Où allons-nous ce soir.

PORTÉ-Saint-MARTIN. — Relâche.

VARIÉTÉS. — 8 h. 30. — La Belle de New-York.

TH. ANTOINE. — 8 h. 30. — La Revue ; L'Ecole du Pison.

BOUCLES-PARISIENS. — 8 h. 30. — Mon Bébé.

AMÉDÉO. — Relâche.

RENAISSANCE. — 8 h. 10. — L'Hôtel du Libre-Echange.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — 8 h. 15. — La Traviata.

THÉÂTRE-GRAND-COMIQUE. — Relâche.

GRAND-THÉÂTRE. — 8 h. 40. — Le château de la mort. Guignol.

— 8 h. 40. — La Grande Revue.

OLYMPIA. — 8 h. 30. — Polaire et attractions.

ÉLECTRIC PALACE, 5th, boulevard des Italiens. — L'héritier de Dagobert, vaudeville, Charlot, etc.

OMNIA-PATHÉ. — Les deux marquises : Mourir pour vivre ; Mentoult, correspondant de guerre.

FOULES-BORGNE. — 8 h. 30. — La Grande Revue.

OLYMPIA. — 8 h. 30. — Polaire et attractions.

ÉLECTRIC PALACE, 5th, boulevard des Italiens. — L'héritier de Dagobert, vaudeville, Charlot, etc.

OMNIA-PATHÉ. — Les deux marquises : Mourir pour vivre ; Mentoult, correspondant de guerre.

FOULES-BORGNE. — 8 h. 30. — La Grande Revue.

OLYMPIA. — 8 h. 30. — Polaire et attractions.

ÉLECTRIC PALACE, 5th, boulevard des Italiens. — L'héritier de Dagobert, vaudeville, Charlot, etc.

OMNIA-PATHÉ. — Les deux marquises : Mourir pour vivre ; Mentoult, correspondant de guerre.

FOULES-BORGNE. — 8 h. 30. — La Grande Revue.

OLYMPIA. — 8 h. 30. — Polaire et attractions.

ÉLECTRIC PALACE, 5th, boulevard des Italiens. — L'héritier de Dagobert, vaudeville, Charlot, etc.

OMNIA-PATHÉ. — Les deux marquises : Mourir pour vivre ; Mentoult, correspondant de guerre.

FOULES-BORGNE. — 8 h. 30. — La Grande Revue.

OLYMPIA. — 8 h. 30. — Polaire et attractions.

ÉLECTRIC PALACE, 5th, boulevard des Italiens. — L'héritier de Dagobert, vaudeville, Charlot, etc.

OMNIA-PATHÉ. — Les deux marquises : Mourir pour vivre ; Mentoult, correspondant de guerre.

FOULES-BORGNE. — 8 h. 30. — La Grande Revue.

OLYMPIA. — 8 h. 30. — Polaire et attractions.

ÉLECTRIC PALACE, 5th, boulevard des Italiens. — L'héritier de Dagobert, vaudeville, Charlot, etc.

OMNIA-PATHÉ. — Les deux marquises : Mourir pour vivre ; Mentoult, correspondant de guerre.

FOULES-BORGNE. — 8 h. 30. — La Grande Revue.

OLYMPIA. — 8 h. 30. — Polaire et attractions.

ÉLECTRIC PALACE, 5th, boulevard des Italiens. — L'héritier de Dagobert, vaudeville, Charlot, etc.

OMNIA-PATHÉ. — Les deux marquises : Mourir pour vivre ; Mentoult, correspondant de guerre.

FOULES-BORGNE. — 8 h. 30. — La Grande Revue.

OLYMPIA. — 8 h. 30. — Polaire et attractions.

ÉLECTRIC PALACE, 5th, boulevard des Italiens. — L'héritier de Dagobert, vaudeville, Charlot, etc.

OMNIA-PATHÉ. — Les deux marquises : Mourir pour vivre ; Mentoult, correspondant de guerre.

FOULES-BORG